

tanes, et ride d'un coup, en remontant le courant, toute l'eau verte du large fleuve ; parfois l'autan entreprend autour d'elle une ronde affolée, puis tout à coup s'engouffre avec un brusque « ahan ! » sous sa vieille robe qu'il ballonne, essayant vainement d'enlever marchande et oranges, de les emporter dans les airs, là-haut, tout là-haut, par-dessus les tours inachevées de Notre-Dame de Fourvière.

D'autres fois encore, les chaleurs venues, le soleil brûlant semble concentrer sur cette ombre grêle, noire sur la terre blanche de lumière, toute l'ardeur de ses rayons et menace de la consumer en une seconde, aussi aisément qu'un brasier consume un fétu. Mais malgré les menaces du vent et de la pluie, malgré le brouillard glacé, la petite vieille marchande d'oranges reste là du matin au soir, sans que nul puisse la voir arriver ou partir, immobile à la même place.

A la porte de l'église, devant laquelle elles stationnent un instant, défilent tous les jours, mais surtout le samedi, de longues suites de voitures. Par les portières ouvertes descendent des jeunes filles très rouges dans la blanche robe de noce, suivies de jeunes gens trop bien peignés, gauches et confus sous l'embarrassant habit noir. — Plus modestes, mais non moins joyeuses, d'autres noces arrivent à pied, et tous entrent dans l'église, l'amour aux yeux, l'espoir au cœur. — Indifférente, la vieille, sans retourner même la tête, continue à laisser errer dans le vide son regard sans expression, son regard mort.

Rêve-t-elle ? Se voit-elle jeune, loin dans le passé, oh ! si loin ! joyeuse fiancée au bras d'un robuste et beau garçon, honnête ouvrier dont elle reçut le premier aveu, un soir d'amour, un soir de mai, tiède et sombre ? — Là-bas, au bord du Rhône, sous les grands aulnes de la route, ils